

Sous la direction de
JACQUES SAPIR / FRANK STORA / LOÏC MAHÉ

1940

Et si la France avait continué la guerre...

T E X T O

Collection dirigée par Jean-Claude Zylberstein



Sous la direction de

JACQUES SAPIR FRANK STORA LOÏC MAHÉ

1940

Et si la France avait continué la guerre...

Essai d'alternative historique

Avec le concours de Laurent Arenales del Campo, Benoit Gérard, Jean-Marc Mendel, Jean-Philippe Such et Alain Venturini

TALLANDIER



Éditions Tallandier – 2, rue Rotrou 75006 Paris

www.tallandier.com

© Éditions Tallandier, 2013 pour la présente édition numérique

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Réalisation numérique : www.igs-cp.fr

EAN : 979-1-02100-212-8

PRÉFACE

Depuis longtemps déjà, les historiens anglo-saxons aiment à pratiquer l'exercice du *What If ?* « si ? ». Et si Alexandre n'était pas mort si jeune ? Et si Cortés avait été vaincu à Tenochtitlán ? Et si l'Invincible Armada avait réussi à débarquer en Angleterre ? Et si Napoléon avait perdu à Austerlitz ? Ou avait gagné à Waterloo ? Et si le Sud avait gagné la guerre de Sécession ? De tels jeux de l'esprit ont favorisé le succès rencontré depuis plusieurs décennies par les *wargames*, notamment, auprès du public américain ou britannique, mais ont également assuré le succès de librairie d'ouvrages sur ce thème rédigés par certains des meilleurs historiens du monde anglophone ⁽¹⁾. Exercice vain et superficiel ? Voire infantile et même intellectuellement dangereux ? Sans doute s'agit-il ici d'aller à l'inverse de l'opinion admise par certains représentants d'un positivisme mal compris. S'il doit être clair qu'il ne s'agit pas là d'histoire académique *stricto sensu*, ce livre peut néanmoins être considéré comme un exercice de « travaux pratiques » comparable à ceux que tous les écoliers du monde connaissent dans leurs cours de sciences naturelles, ou encore à un exercice de gymnastique d'assouplissement mental. Trop souvent, l'histoire académique est devenue une discipline strictement descriptive et fragmentaire, où toute pensée spéculative est bannie. Et, dès lors qu'ils tentent de dépasser le stade de la description, nombre d'historiens versent dans un déterminisme qui appauvrit considérablement la pensée historique par son énoncé d'une très contestable linéarité de l'histoire, ce qu'a fort justement dénoncé Yves-Marie Bercé :

« L'histoire aurait pu s'écrire différemment. [...] Il me semble que l'historien risque de réduire la réalité, si, fort de son impertinente connaissance de la suite des faits, il écrit l'histoire seulement en fonction de ce déroulement à venir. Il sera plus fidèle à l'instant étudié s'il essaie d'envisager les futurs inachevés, les hypothèses d'autres destins envisagés par les contemporains. Autrement dit, on ne saurait faire l'histoire de la Fronde comme si, de toute nécessité, l'État louis-quatorzien en devait surgir. Enchaîner l'histoire dans ces déterminismes revient à en émousser ou appauvrir les significations. Si l'on croit que l'histoire des hommes comporte sa part d'accident et d'imprévisibilité, cette démarche, imaginative et sans doute arbitraire, devrait se révéler plus féconde⁽²⁾. »

Voilà pourquoi il n'était que temps de réinjecter dans la science historique des questionnements et des mises en perspective, y compris à l'aide d'outils destinés à faciliter la spéculation intellectuelle. Aux côtés du courant historiographique de la *World History*, l'histoire alternative peut modestement contribuer à ce renouveau.

Cet exercice présente un intérêt encore plus marqué pour l'historien de la guerre, laquelle a été définie par le mathématicien Henri Poincaré comme « une science expérimentale dont l'expérimentation ne peut se faire ». L'uchronie ⁽³⁾ devient alors un outil particulièrement précieux pour explorer ce chaos bouillonnant où les dialectiques s'enchevêtrent et où il convient plus que jamais de tenter de faire la part de ce qui relève ou non du déterminisme.

Mais il est bien évident que toute spéculation, qu'elle soit intellectuelle ou pas, expose à des dangers redoutables. D'où l'extrême importance de bien lire l'introduction de Jacques Sapir, dans

laquelle sont exposées une méthodologie rigoureuse pour l'exercice qui va suivre, en même temps que les limites de celui-ci. Car autant cette uchronie n'est pas une fantaisie débridée, autant elle ne saurait remplacer la véritable histoire. Une fois de plus dans le monde qui est aujourd'hui le nôtre, il convient de bien distinguer le virtuel du réel.

Il reste que l'expérience narrée dans ce livre va dans le même sens qu'une nouvelle historiographie de la Seconde Guerre mondiale qui, depuis une trentaine d'années environ, dans le monde anglo-saxon notamment, met à mal certaines des certitudes qui ont été les nôtres pendant les décennies qui ont suivi la fin de cette conflagration, et tout particulièrement la réévaluation en profondeur du mythe de l'excellence militaire allemande. À cet égard, l'ouvrage le plus intéressant est celui du colonel Karl Heinz Frieser, *Le Mythe de la guerre-éclair* ⁽⁴⁾, dont on trouvera une synthèse, accompagnée d'autres études passionnantes, dans *Mai-Juin 1940 – Défaite française, victoire allemande, sous l'œil des historiens étrangers* ⁽⁵⁾. Mais on peut également se situer dans la lignée de l'Américain Robert Paxton sans doute l'un des meilleurs spécialistes au monde de l'histoire des « années noires », lorsqu'il écrit que, du point de vue de la mémoire de la campagne de mai-juin 1940 tout au moins, « c'est Vichy qui a gagné la guerre ⁽⁶⁾ ». Car c'est précisément le régime vichyste qui, dès l'été 1940, a forgé la légende d'une certaine inéluctabilité de la défaite, complaisamment reprise par presque tout le monde depuis lors et contre laquelle cet ouvrage tente de s'inscrire en faux.

Le récit qui va suivre contribue bien à prouver que l'armistice de juin 1940 n'avait absolument rien d'inéluctable et qu'il est tragique pour notre pays que seul l'ait alors compris un obscur général de brigade à titre temporaire, accompagné de quelques milliers de « clochards célestes », ce qui, soit dit en passant, n'enlève rien à leur mérite et à leur gloire. Churchill lui-même, dans ses Mémoires, a d'ailleurs fait œuvre d'uchronie d'une façon étonnamment proche de celle qui est développée ici :

« Le gouvernement français se serait replié en Afrique du Nord. [...] Les flottes française et britannique auraient bénéficié, depuis leurs ports, d'une complète maîtrise de la Méditerranée et de la liberté totale de passage pour les troupes et leur ravitaillement. Ce que la force aérienne britannique aurait pu rassembler d'avions hors la défense du territoire métropolitain, additionné à ce qui serait resté de la force aérienne française, continuellement renforcé par l'industrie américaine, aurait été regroupé sur des terrains d'aviation en Afrique du Nord et aurait rapidement pu constituer un atout offensif de première importance. [...] L'Italie aurait ainsi pu faire l'objet de bombardements stratégiques depuis l'Afrique bien plus aisés à réaliser que depuis l'Angleterre. Les communications entre la péninsule et les armées italiennes en Libye et en Tripolitaine auraient en pratique été coupées [...] La France n'aurait jamais cessé d'être l'une des principales puissances alliées en lutte, et aurait donc été épargnée par la terrible déchirure qui a divisé et divise encore son peuple ⁽⁷⁾. »

C'est donc avec mélancolie qu'on lit cet ouvrage, mais aussi avec une passion fébrile, tant il est vrai que ce récit haletant est écrit de telle façon que le lecteur ne pourra pas le refermer avant d'en avoir achevé la dernière page. Nous en faisons le pari.

Laurent HENNING

Chargé d'études à l'Institut d'études stratégiques de l'École militaire (Irsen)

Notes

⁽¹⁾ Notamment R. COWLEY (dir.), *What If ? Military Historians Imagine What Might Have Been*, Londres, Pan Books, 2001 ; et R. COWLEY (dir.), *More What If ? Eminent Historians Imagine What Might Have Been*, Londres, Pan Books, 2003. Deux ouvrages de

lesquels on trouve les signatures de William H. McNeill, Victor Davis Hanson, Geoffrey Parker, Alistair Horne, James M. McPherson etc.

(2) Y.-M. BERCÉ, avant-propos du tome 3 de la *Nouvelle Histoire de la France moderne*, *La Naissance dramatique de l'absolutisme 1598-1661*, Paris, Seuil, coll. « Points-Histoire », 1992, p. 8.

(3) Terme désignant l'histoire alternative et forgé sur le même principe que l'u-topie (*u-topos* « nul lieu ») : *u-chronos* « nul temps ».

(4) K.-H. FRIESER, *Le Mythe de la guerre-éclair. La campagne de l'ouest de 1940*, Paris, Belin, 2003.

(5) M. VAÏSSE (dir.), *Mai-juin 1940 – Défaite française, victoire allemande, sous l'œil des historiens étrangers*, Paris, Autrement, rééd. avril 2010.

(6) *L'Histoire* n° 352, avril 2010.

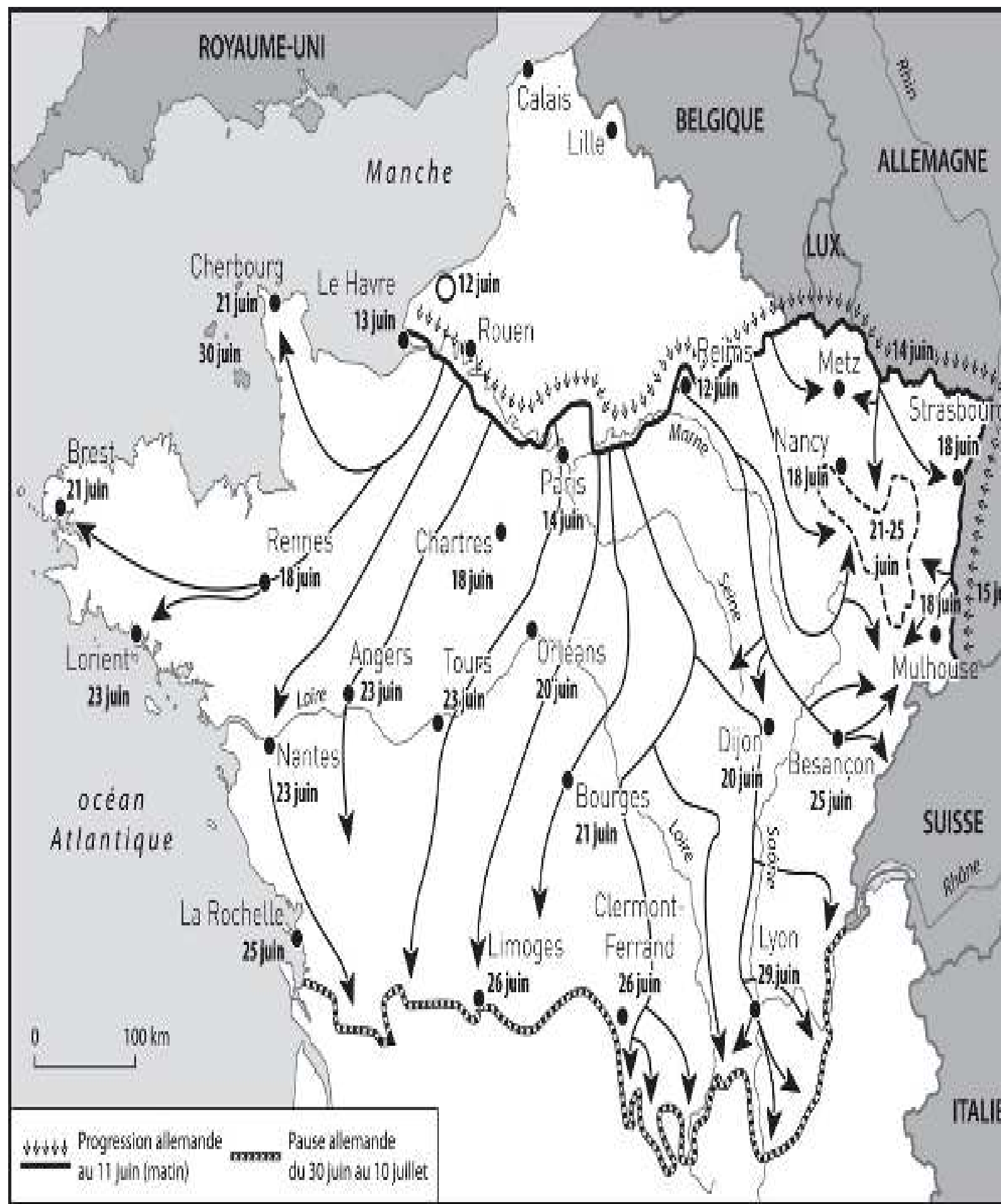
(7) W. CHURCHILL, *The Second World War – Their Finest Hour*, volume II, chapitre X, Cassel, Londres, 1986 (1949).

ABRÉVIATIONS

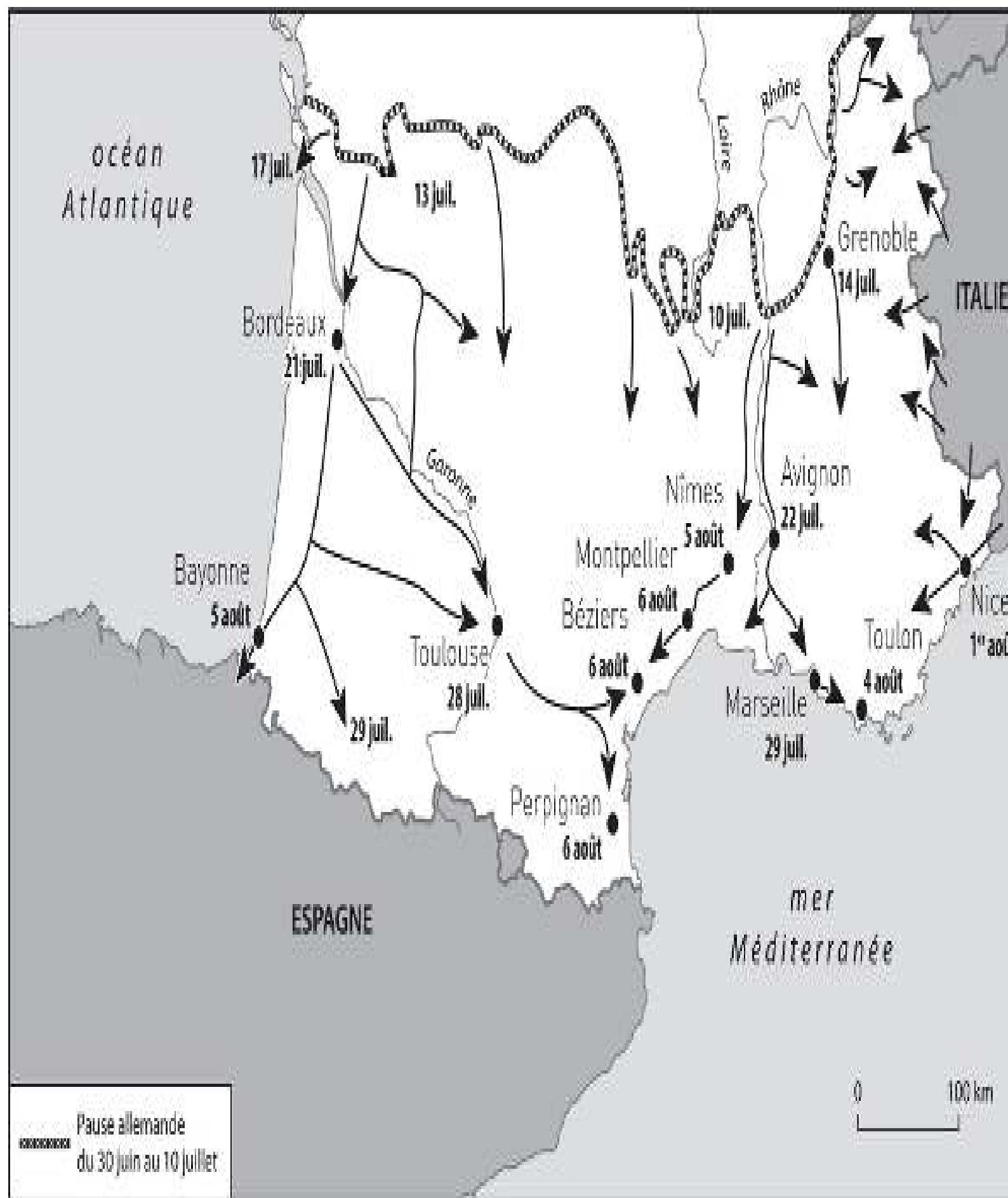
AFN	Afrique du Nord
AK	<i>ArmeeKorps</i>
AOI	Africa Orientale Italiana
AMD	Automitrailleuse de découverte
AMR	Automitrailleuse de reconnaissance
ASI	Africa Settentrionale Italiana
ASM	Anti-sous-marin
BCC	Bataillon de chars de combat
BCRAM	Bureau central de renseignements et d'action en métropole
BLM	Brigade légère motorisée
CA	Corps d'armée
CAC	Corps d'armée colonial
CACC	Compagnie autonome de chars de combat
CAF	Corps d'armée de forteresse
CC. NN.	Chemises noires
CFS	Côtes française des Somalis
DB	Division blindée
DBIA	Demi-brigade d'infanterie alpine
DBNA	Demi-brigade nord-africaine
DCA	Défense contre avions
DCR	Division cuirassée de réserve
DI	Division d'infanterie
DIA	Division d'infanterie africaine
DIAIp	Division d'infanterie alpine
DIC	Division d'infanterie coloniale
DIF	Division d'infanterie de forteresse
DINA	Division d'infanterie nord-africaine
DIP	Division d'infanterie polonaise
DLC	Division légère de cavalerie
DLI	Division légère d'infanterie
DLIC	Division légère d'infanterie coloniale
DLINA	Division légère d'infanterie nord-africaine
DLIP	Division légère d'infanterie polonaise
DLM	Division légère mécanique
DM	Division marocaine
DNB	<i>Deutsches Nachrichten Büro</i> (agence de presse du régime nazi)
EMGDN	État-major général de la Défense nationale
FM	Fusil-mitrailleur
GA	Groupe d'armées français
GC	Groupement cuirassé français
GPEF	Gouvernement provisoire de l'État français
GPF	Grande portée Fillioux (canon de 155 mm)
GQG	Grand quartier général
GRCA	Groupe de reconnaissance de corps d'armée
GRDI	Groupe de reconnaissance de division d'infanterie
HMS	<i>Her Majesty's Ship</i> ou <i>His Majesty's Ship</i> (navires de guerre de la Royal Navy)
ID	<i>Infanterie Division</i>
ID (mot.)	<i>Infanterie Divizion (motoriziert)</i>

KAR	<i>King's African Rifles</i>
KM	<i>Kriegsmarine</i>
MN	Marine nationale
MSR	Mouvement social révolutionnaire
NEF	Nouvel État français
OKH	<i>Oberkommando des Heeres</i> (commandement suprême de l'armée de terre allemande)
OKW	<i>Oberkommando der Wehrmacht</i> (commandement suprême de toutes les forces allemandes)
PPF	Parti du peuple français
PzD	<i>Panzerdivision</i>
PzK	<i>Panzerkorps</i>
QG	Quartier général
RA	Régiment d'artillerie
RAF	Royal Air Force
REC	Régiment étranger de cavalerie
REI	Régiment étranger d'infanterie
RI	Régiment d'infanterie
RIC	Régiment d'infanterie coloniale
RICM	Régiment d'infanterie-chars de marine
RN	<i>Royal Navy</i>
RNP	Rassemblement national populaire
RR	Régiment régional
RTA	Régiment de tirailleurs algériens
RTM	Régiment de tirailleurs marocains
RTS	Régiment de tirailleurs sénégalais
RTS-CFS	Régiment de tirailleurs sénégalais de la Côte française des Somalis
RTT	Régiment de tirailleurs tunisiens
RZ	Régiment de Zouaves
SDN	Société des nations
SKL	<i>Seekriegsleitung</i> (amirauté allemande)
SNCAM	Société nationale des constructions aéronautiques du Midi

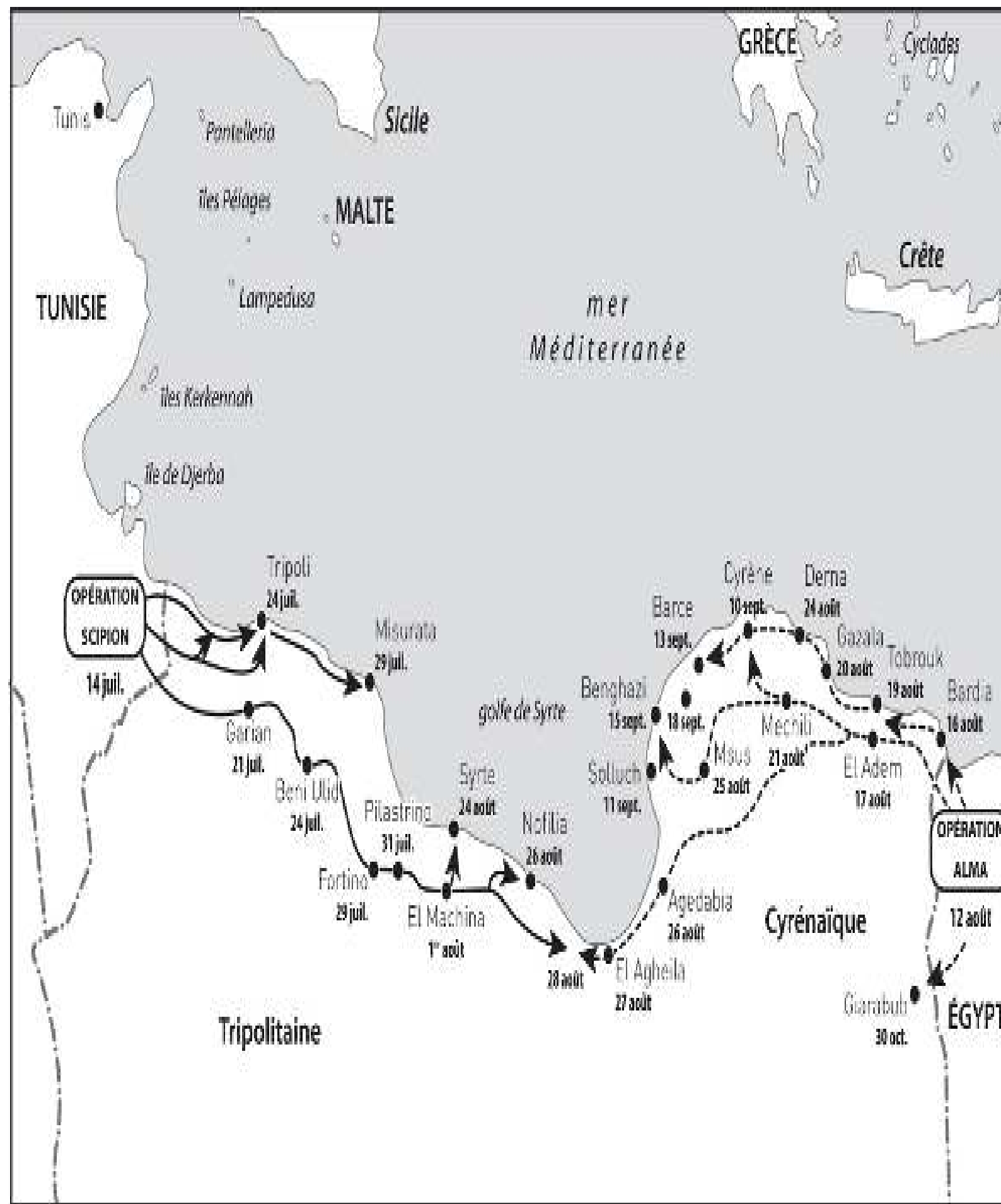
CARTES



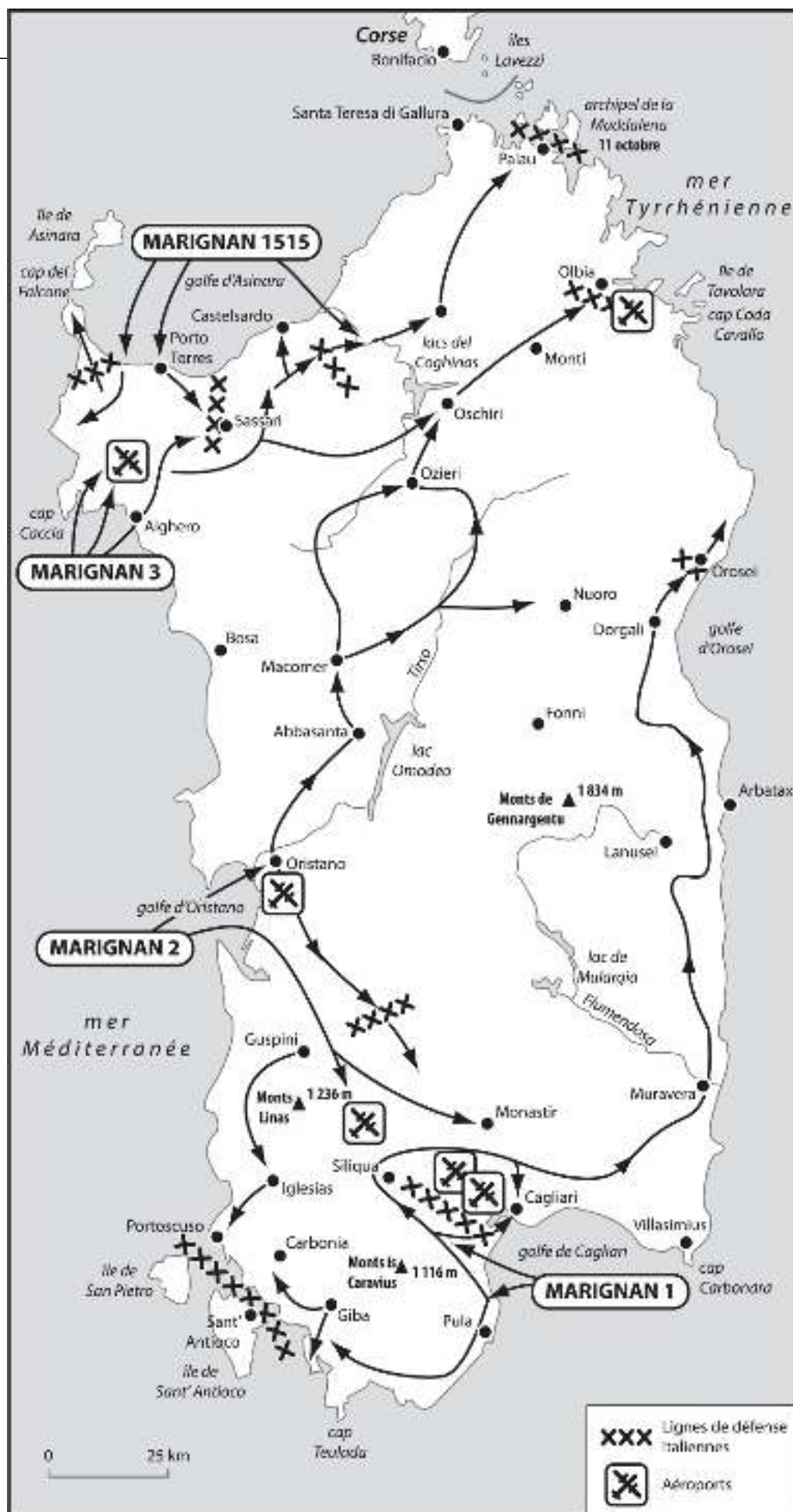
Offensives de l'Axe en France (11 au 30 juin)



Offensives de l'Axe en France (10 juil. au 6 août)



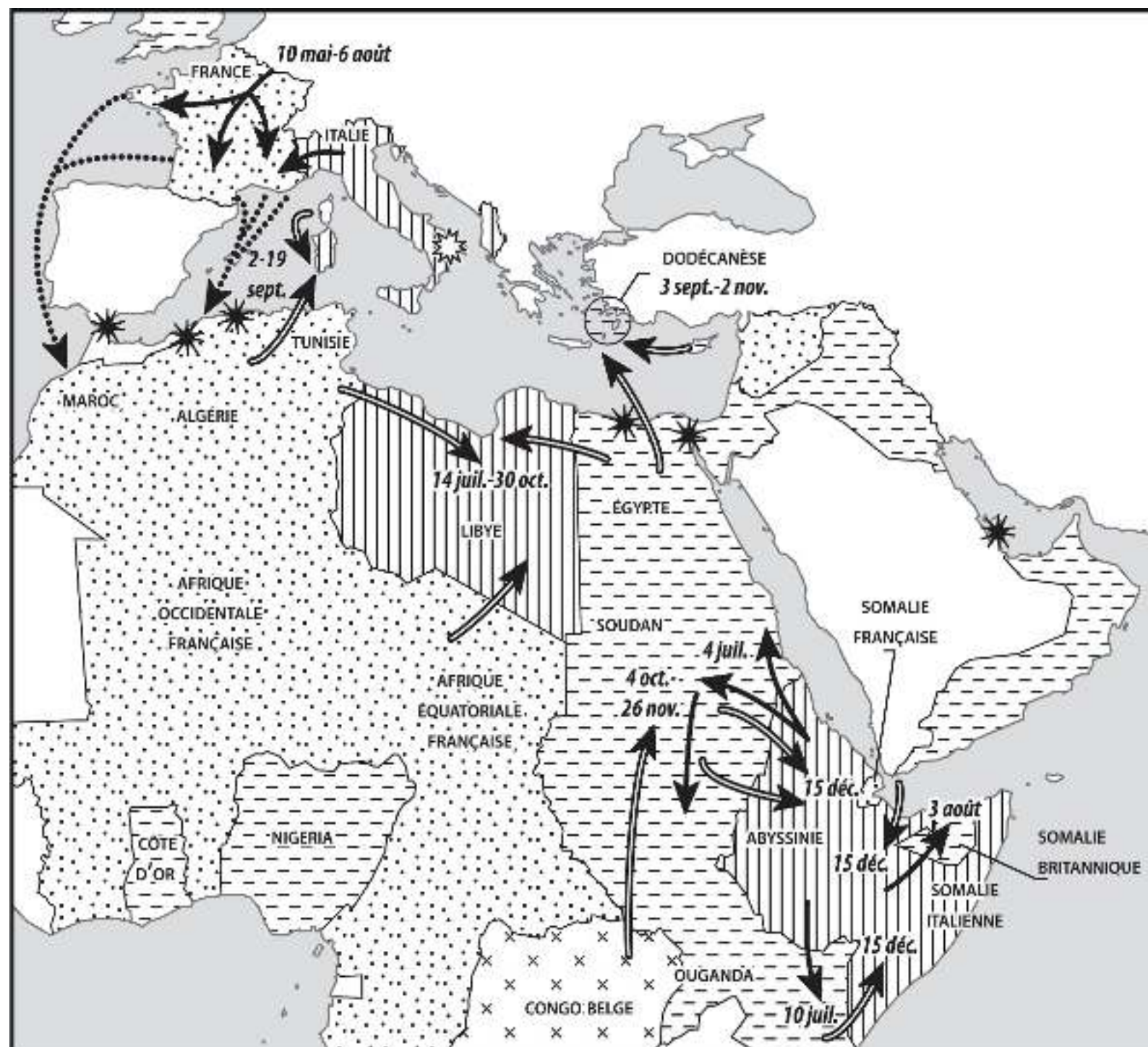
Opérations Scipion et Alma (Libye, juil.-oct. 1940)



Opération Marignan (Sardaïne, sept. 1940)



Opération Cordite (Dodécanèse, sept.-nov. 1940)



Les opérations des Alliés et de l'Axe en 1940

INTRODUCTION

1940-1945 – UNE HISTOIRE ALTERNATIVE

Le « projet FTL »

Ce projet a commencé le 30 novembre 2004 sur un site Internet de discussion historique, où deux intervenants se sont interrogés sur la possibilité *politique et militaire* pour la France de rester dans la guerre en juin 1940. La réflexion initiale tournait autour du projet d'union militaire et politique entre la Grande-Bretagne et la France, idée venue historiquement sur le devant de la scène le 16 juin 1940 lorsque de Gaulle, à Londres, téléphone à Reynaud ⁽¹⁾. Ce projet n'était en réalité qu'une ébauche et de nombreuses difficultés étaient déjà prévues, en particulier au niveau constitutionnel (attitude de la Couronne et des dominions) et monétaire. L'union franco-britannique était donc peu probable alors que les événements militaires et politiques se précipitaient en France. Notre réflexion s'est donc orientée vers la vision plus classique d'une évacuation des institutions et des forces vives vers l'Afrique du Nord.

L'idée n'était pas en elle-même spécialement originale ; elle avait même été le sujet d'un court roman paru en 1980⁽²⁾. Mais celui-ci négligeait de nombreux points importants, s'appuyait sur des hypothèses très fragiles et finalement s'arrêtait très rapidement. Le réseau des réseaux et le recours à des sources historiques universitaires allaient permettre d'approfondir le traitement du sujet de façon inédite. D'abord, selon le phénomène de la boule de neige Internet, d'autres intervenants se sont joints à la discussion, cha cun apportant point de vue et informations. Puis, des universitaires ont eu l'idée de tester « sérieusement » le scénario.

Un groupe de travail s'est constitué avec des chercheurs, des enseignants et des étudiants en stratégie, français mais aussi américains, britanniques, italiens, russes, japonais ! Des intervenants de différents sites ont fait des suggestions, des commentaires et des critiques. Un soutien important a été reçu d'un certain nombre de correspondants australiens qui ont mis à la disposition de l'équipe initiale leurs connaissances et leurs compétences dans le domaine de la logistique. Nombre d'intervenants étaient des militaires en activité ou en retraite, mais les participants au projet représentent en réalité une très large gamme d'âges et de professions.

Dans un premier temps, un universitaire de profession – « Fantasque » de son pseudonyme – a tenu la plume, en anglais, pour livrer aux internautes les résultats de ces simulations, d'où le nom donné au projet : FTL, pour « Fantasque Time Line ». Par la suite, d'autres plumes se sont manifestées (dont certaines tenues par des professionnels de l'écriture). La traduction en français des premiers textes anglais s'est accompagnée de leur « mise en couleurs » littéraire, par l'ajout (sur le site) de personnages fictifs, de descriptions de type journalistique, de narration au style direct, etc. Ces aspects ont été laissés de côté dans le texte de cet ouvrage. Le lecteur pourra cependant se reporter au site po

les découvrir.

Le centre de gravité Internet s'est déplacé sur un site spécifique en français (www.1940lafrancecontinue.org). La rédaction s'est éloignée du joyeux fouillis des débuts pour s'ordonner quelque peu, l'ensemble prenant de plus en plus la forme d'un roman, en tâchant toujours de préserver un équilibre entre vraisemblance « technique » et intérêt narratif. Chacun, Français, Australien, Belge, Russe, Américain, Italien et même Allemand, directement impliqué dans l'écriture (pour un paragraphe ou pour plusieurs chapitres) ou simple conseiller, avait bien conscience de faire œuvre romanesque.

Néanmoins, chacun sentait bien qu'il ne s'agissait pas d'un simple roman, mais de la narration d'une Histoire alternative, une Histoire qui n'avait pas été, mais aurait pu être. La meilleure évocation du résultat est peut-être cette phrase d'un lecteur américain : « Une description à vous mettre les larmes aux yeux de la Seconde Guerre mondiale telle qu'elle aurait DÛ être. »

Aujourd'hui, le Projet FTL (ou FFO, pour *France Fights On* , sur les sites de nos amis anglophones) a grandi. Notre récit hypothétique, parti du 6 juin 1940 (intronisation du gouvernement Reynaud auquel participe de Gaulle et date choisie pour notre Point de Divergence), a atteint le mois de novembre 1942 et de nombreux éléments évoquent des événements plus tardifs, car le cadre général du déroulement de la guerre est déjà dessiné, non sans importantes incertitudes. L'ensemble est pour l'essentiel structuré comme une chronologie au jour le jour (et parfois heure par heure, voire minute par minute !). Mais il inclut de nombreuses annexes, qui ne sont pas reprises dans cet ouvrage faute de place et détaillent par exemple le contenu d'un accord politique ou économique, la (ré)organisation d'une force militaire, l'évolution des rapports de force et des idées politiques... Des cartes et même dans sa version électronique, des dessins (avions, navires, chars) l'illustrent.

Au fil du récit, nous avons l'occasion de mettre en lumière des éléments historiques souvent méconnus et pourtant bien réels, dont l'utilisation soutient la vraisemblance de notre travail (encore que le lecteur non averti puisse parfois les mettre en doute, malgré leur authenticité !).

Le fond est toujours : « Quel aurait pu être le déroulement de la guerre (et, en pointillé, les conséquences après guerre) si, en juin 1940, le gouvernement français avait, malgré la défaite militaire sur le continent, refusé la défaite politique et continué la lutte ? »

Entendons-nous bien, il ne s'agit pas ici de confondre une « réalité alternative » avec la réalité. Cet exercice a avant tout pour but de préciser les responsabilités historiques de la classe politique française qui, à quelques courageuses exceptions près, a finalement choisi « Hitler plutôt que le Front populaire ».

Bien que le projet n'en soit qu'aux deux tiers environ de l'objectif visé, nous avons déjà largement de quoi proposer des réponses aux amateurs d'Histoire et d'histoires, très nombreux s'agissant de cette période douloureuse et fascinante.

Uchronie et réalisme ou comment diverger sans divaguer

Le texte que nous présentons ici correspond à une « histoire alternative » de la Seconde Guerre mondiale. Plus précisément, il correspond à la tentative d'explorer méthodiquement et systématiquement toutes les conséquences de la poursuite de la guerre par la France « légale ».

Dans cette « histoire alternative », ou uchronie, le problème central réside dans le maintien d'un cadre réaliste. C'est un impératif pour tout travail de ce type, au moins pour les uchronies qui se veulent autre chose qu'une simple fantaisie. En effet, il existe par ailleurs un genre littéraire uchronique, parfaitement estimable et qui a produit de nombreuses œuvres intéressantes, où seule l'imagination de l'auteur sert de limite. Ce n'est pas le cas dans les « histoires alternatives » qui, comme notre projet, se fixent pour objectif de tester le cadre de l'histoire, à la fois pour en montrer certaines limites mais aussi pour aider à mieux comprendre en quoi et pourquoi cette histoire, ce que nous appelons la « trame historique », s'est imposée. D'où, précisément, l'injonction de réalisme.

Celle-ci peut sembler, à première vue, impossible à respecter, en raison de l'ampleur de la tâche, mais aussi de la complexité des événements eux-mêmes et des interactions entre eux. Dans la mesure où cette complexité est immense, la capacité à identifier, puis à maîtriser, les chaînes causales à partir des effets intentionnels, mais aussi non intentionnels, des actes engendrés par la « divergence » apparaît très réduite. Pourtant, une analyse plus systématique permet de discerner quels sont les principes qu'une « histoire alternative » de notre type doit respecter.

La question du réalisme

On peut en effet dégager deux clauses de réalisme qui permettent de maintenir un certain contrôle sur tout scénario alternatif. Ce contrôle n'est pas le même suivant l'éloignement d'un événement par rapport au Point de Divergence, c'est-à-dire à la date où l'on change la trame historique.

La première clause de réalisme est constituée par l'enveloppe technique des possibles. Cela suppose de maîtriser les contraintes matérielles (niveaux de production, capacités logistiques, etc.) et les contraintes techniques (quels matériels sont disponibles, à quelle date, à quel coût en matières de temps de travail et de ressources matérielles, etc.). On peut ainsi, à travers l'approche logique d'un conflit, déterminer une « enveloppe des possibles » à partir de l'« enveloppe des moyens ».

Cette « enveloppe » est appelée à se déformer dans le temps, et des ré-allocations de ressources différentes de celles qui ont été connues historiquement peuvent alors se produire en réponse justement à la « divergence » et à ses conséquences. Néanmoins, ces ré-allocations doivent se situer dans une autre enveloppe, celle des moyens techniques et humains, qui peut, moyennant une marge d'erreur raisonnable, être calculée. C'est pourquoi l'un des aspects les plus intéressants, mais aussi les plus minutieux, du travail que nous avons mené a été l'élaboration, aussi complète que possible, de cette « enveloppe des moyens » puis de l'« enveloppe des possibles ».

Au sein de cette enveloppe, un second élément de réalisme provient du respect des structures décisionnelles générales des acteurs. Ces structures renvoient à la fois à la manière dont le processus de prise de décision politico-militaire est configuré dans chaque pays (l'ensemble des institutions, pratiques, coutumes et conventions qui encadrent la décision des acteurs individuels) et aux structures décisionnelles particulières repérables chez les « grands acteurs », soit chez des personnalités historiques comme Churchill, de Gaulle, Hitler, Mussolini, Staline et Roosevelt.

Ces structures, qui constituent le « style » décisionnel de chaque individu, avec ses faiblesses, ses obsessions particulières, nous sont relativement bien connues. Il en va de même pour les systèmes de prise de décision, qui ont fait l'objet de multiples travaux historiques.

Ces deux clauses de réalisme permettent non pas d'affirmer avec certitude ce qui aurait pu se

passer, mais d'évacuer les impossibilités et les incohérences majeures et de définir des trajectoires décisionnelles probables.

Une critique possible à ce raisonnement consiste à dire qu'il suppose « inertes » les structures décisionnelles générales (celles qui combinent les processus de prise de décision et les structures particulières des « grands acteurs »). Cette objection, entièrement justifiée dans le long terme, n'est pas entièrement pertinente dans la temporalité que nous choisissons. Les structures décisionnelles générales évoluent historiquement. Cependant, dans le court terme, ces évolutions sont de relativement faible ampleur et elles peuvent être circonscrites dans les limites de ce que l'on a appelé l'« enveloppe des possibles ».

Les structures décisionnelles générales ont en effet une logique propre (si elles sont stabilisées, mais si ce n'est pas le cas on ne peut parler de structures) qui pousse dans le court terme à leur reproduction, mais pas strictement à l'identique. On peut sans doute identifier des phénomènes d'apprentissage de la part des différents acteurs, mais ces phénomènes restent bornables.

La question se poserait réellement pour un système dans lequel on ne saurait identifier de structures décisionnelles. On peut cependant douter qu'un tel système puisse exister et mériter le nom de système... Même dans le cadre de l'Allemagne nazie, on peut repérer des permanences et de structures décisionnelles, certes plus faibles que dans d'autres systèmes, mais qui ont une épaisseur certaine. Nous ne saurons jamais quelle aurait pu être la réaction d'Adolf Hitler à certains des événements que nous décrivons. Mais nous disposons d'une « structure » identifiable, à travers l'ensemble des témoignages de première main, qui nous permet de dire quels auraient été ses comportements probables.

Cette constatation est cependant une arme à double tranchant. Elle autorise la revendication du réalisme dans un scénario alternatif, mais elle la limite dans le temps. Plus nous nous éloignons du Point de Divergence et plus nous entrons dans le « brouillard cognitif ». Ce problème est directement posé dans le cas du scénario alternatif « Et si la France avait continué la guerre ». Autant pouvons-nous nous être affirmatifs avec une marge d'incertitude relativement réduite pour les événements survenant immédiatement après le Point de Divergence, autant sommes-nous conscients que, dès la fin de l'année 1940, cette marge est appelée à s'accroître, tout d'abord lentement puis de plus en plus vite, au fur et à mesure que le temps passe. C'est pourquoi nous avons choisi, pour cet ouvrage, de nous limiter au 31 décembre 1940.

Cela ne nous a pas empêchés d'envisager les événements alternatifs de 1941, en prévision d'un possible ouvrage, qui va faire appel à une vision plus dynamique de l'enveloppe des possibles, en sachant que la marge d'incertitude est plus importante encore. Pour tenter de la réduire, nous avons eu recours à la technique de la simulation, menée de la manière la plus réaliste possible, et constamment rapportée à des opérations similaires ayant eu lieu à des périodes identiques de la guerre dans la trame historique.

Enfin, nos conclusions pour la fin de la guerre ne doivent être prises que pour ce qu'elles sont : des hypothèses de travail.

Le « décideur » allemand

Dans ce cadre, le problème de la structure décisionnelle allemande est évidemment central, car c'es

cette structure qui est sollicitée réactivement au premier chef par la divergence majeure que nous introduisons.

La question de la « rationalité » d'Hitler, et plus généralement de la politique de l'Allemagne nazie soulève ainsi de nombreux malentendus en raison d'une confusion concernant le mot même de « rationalité ». Il faut ici rappeler que ce terme a pris une signification précise mais étroite (conforme à la raison) du fait de l'envahissement du langage commun par le langage économique (avec la fiction d'un « agent rationnel »).

Nous utilisons ainsi dans le langage courant le terme « rationnel » au sens où les économistes néoclassiques parlent d'un « agent maximisateur rationnel » – ce qui est très discutable car les hypothèses de départ de cette théorie ont été invalidées par des tests répétés. Que l'on pense aux « renversements de préférence⁽³⁾ » ou encore aux ruptures de la clause de transitivité dont on sait aujourd'hui qu'ils sont systématiques sous certaines hypothèses⁽⁴⁾.

Par ailleurs, il y a une confusion fréquente entre une décision « rationnelle » et une décision « logique ». Or, les deux concepts doivent être distingués avec rigueur. Une décision logique peut ne pas être « rationnelle », comme on le voit dans le cas des spéculations aboutissant à des « bulles ». Il faudrait donc en bonne logique limiter l'emploi du mot « rationalité » à la description d'un processus de décision où :

- a. Le décideur choisit à partir d'hypothèses « H » (de H1 à Hn) la décision « x » plutôt que d'autres décisions « y », « z »... car elle est supposée permettre d'aboutir au résultat A, qu'il considère comme plus souhaitable que B, ou C. Le choix des futurs souhaitables dépend bien entendu du « rapport à la réalité » du décideur.
- b. Les hypothèses « H » ont un rapport *raisonnable* avec l'état réel de l'environnement.

C'est donc la combinaison de ces DEUX éléments (a) et (b) qui permettent de parler d'une décision « rationnelle ».

Si nous avons seulement (a) – le choix est fait à partir d'hypothèses déconnectées de la réalité – le processus de décision est logique mais n'est pas rationnel. Il y a en effet des postures logiques qui sont pathologiques (chez les paranoïaques, par exemple), ou qui tout simplement s'appuient sur des représentations par trop mystifiées de la réalité. En fait, l'élément (b), la correspondance entre les hypothèses de départ et la réalité, est très souvent absent, du fait des systèmes de représentations des acteurs.

Si nous avons (b) mais pas (a), au sens où le décideur, partant d'une représentation correcte de la réalité, est incapable de maintenir une hiérarchie claire de ses choix, nous sommes en présence d'un décideur « réaliste » mais « incohérent logiquement », ce qui arrive pour des situations où des conflits d'intérêts et de personnes ne permettent pas de stabiliser la définition de l'objectif souhaité. C'est une situation relativement courante d'un point de vue historique. C'est, de fait, la décision historique de Reynaud, qui souhaite la poursuite de la guerre, qui pourtant s'entoure de défaitistes et pour finir remet sa démission en recommandant à Lebrun de nommer Pétain à sa place !

En ce qui concerne Hitler et le système nazi, nous sommes en présence d'un processus logique, ma

non réaliste et donc non rationnel – nous avons (a) mais pas (b). Ce processus repose sur des représentations du monde qui varient suivant les acteurs, mais qui toutes constituent des filtres puissants de la réalité. Pour certains, comme les hauts dignitaires du régime nazi et Hitler en premier lieu, elles sont clairement pathologiques. Les hypothèses d'environnement perdent rapidement tout contact avec la réalité.

Cette perte de contact est pour une large part le résultat du filtre « racial ⁽⁵⁾ ». Ainsi, quand les démocraties parlementaires cèdent devant Hitler, au lieu d'analyser ces résultats comme traduisant une crise politique dans ces pays (crise qui peut être durable ou temporaire...), Hitler estime qu'il s'agit d'une confirmation de la supériorité raciale des Allemands. Les premiers succès d'Hitler valident donc en apparence ses hypothèses de départ, le conduisant à leur accorder de plus en plus de crédit. Nous sommes en plein processus pathologique.

Mais ce processus ne se limite pas à Hitler. En effet, outre la dimension raciste de son idéologie, il est persuadé d'être le vecteur de la « Providence » (terme étrange dans une idéologie qui récuse en partie le catholicisme considéré comme un produit « juif »). Cela le conduit à détruire volontairement tout processus institutionnel au nom du « culte du chef » (le *Führer Prinzip*), encourageant par là même des comportements violemment antagoniques au sein de l'élite nazie.

L'État nazi régresse alors vers un modèle archaïque, semi-féodal ⁽⁶⁾, alors qu'il doit gérer une économie et un système militaire développés. De ce point de vue, il est important de noter que si l'Allemagne nazie a pu donner l'illusion, avant 1939, d'être un système « rationnellement organisé » pour faire la guerre ⁽⁷⁾, cette perception de la réalité a été mise à mal par les travaux exploitant les archives et les témoignages des acteurs. De ce point de vue, le travail pionnier de Berenice Carroll exploitant les archives et témoignages des responsables de la planification industrielle militaire allemande ⁽⁸⁾, a été pleinement confirmé par les recherches historiographiques des trente dernières années. Le système nazi n'est pas seulement monstrueux par sa finalité, il l'est dans son fonctionnement quotidien, qui est profondément pathologique. On est en présence d'une régression vers une forme étatique et administrative « prémoderne » (au sens de Max Weber) appliquée sur une société et une économie « modernes ».

C'est donc l'ensemble du système nazi – et non pas seulement ce qui relève directement d'Hitler – qui devient le siège de décisions pathologiques, au sens où elles obéissent à des logiques de plus en plus déconnectées de la réalité. Les éléments de rationalité technique sont de plus en plus enfouis dans des comportements de concurrence entre personnes et institutions, articulés à des représentations de moins en moins réalistes.

Cela se voit dans la multiplication de projets techniques, industriels ou militaires, parfois utopiques (les projets de missiles intercontinentaux avec la technique de l'époque, les mines à détonateur activées par le rayonnement stellaire...), d'autrefois réalisables, mais à un coût matériel très supérieur à leur utilité réelle (avion-fusée Me.163, projets de bombardiers géants, projets de chars ultralourds, etc.) Le choix de la qualité à tout prix que l'on rencontre dans le développement des matériels allemands à partir de 1941-1942 est ainsi incohérent tant du point de vue des demandes des combats que des capacités industrielles réellement existantes. Il y a là une « irrationalité » majeure, qui est le produit d'un système décisionnel, la « structure générale » évoquée plus haut, largement pathologique.

Cette dimension pathologique du système nazi (dont Hitler est une des sources, mais qui va largement au-delà de la personne du dictateur) a été bien analysée par Ian Kershaw, aujourd'hui

reconnu comme la référence sur Hitler⁽⁹⁾. On comprend alors que l'Allemagne nazie n'est nullement une suite, radicalisée certes mais directement comparable, de l'Allemagne de Guillaume II. En réalité le nationalisme allemand s'est effondré quand il a capitulé devant l'idéologie raciale du national-socialisme⁽¹⁰⁾. Nous sommes bien en présence d'un système de type nouveau, même s'il emprunte l'ancien nombre de ses formes.

L'incompétence systémique allemande

Notre scénario met donc en jeu une élite politique française qui aurait fait des choix différents face à l'Allemagne. C'est bien ici que se situe la seule irréalité de ce qui pour le reste a été, du moins on l'espère, un exercice en réalisme. Cette élite, majoritairement à droite mais, hélas, aussi à gauche, était défaitiste depuis Munich. Sans reprendre la thèse d'un « complot », qui ne semble pas vérifiée faute de comploteurs organisés, il est clair que, pour une grande part, les élites françaises sont entrées dans la guerre à reculons et n'ont eu de plus grande hâte que d'en sortir. Dans ce but, elles ont argué d'une incompétence française à laquelle viendraient s'opposer une compétence et une rationalité toutes allemandes. Il s'agit là d'une reconstruction faite à dessein et la réalité est tout autre.

En fait, nous sommes en présence des bases de ce que l'on pourrait appeler une « incompétence systémique » allemande qui se manifeste à plusieurs niveaux, dès que l'on sort des éléments tactiques les plus étroits. De manière intéressante, ce sont les Italiens, au contact permanent des élites nazies, qui ont donné les meilleures descriptions de cette « incompétence systémique » ou « désordre structurel » de la prise de décision⁽¹¹⁾. Le *Journal de Ciano*, notes prises par C. Ciano et publiées après la guerre, montre d'ailleurs très bien comment un témoin, qui est pour le moins ambivalent vis-à-vis d'Hitler, observe la succession de décisions qui ne sont cohérentes que sur un espace limité et qui sont incohérentes entre elles.

Une incohérence stratégique se manifeste clairement dès 1939. L'appareil militaire allemand n'est pas prêt à une guerre contre la France et la Grande-Bretagne à cette époque. D'ailleurs, Hitler affirme – pour calmer ses généraux – que la France et la Grande-Bretagne ne se battraient pas pour la Pologne. Le triste et révoltant éditorial de Marcel Déat (le célèbre *Mourir pour Dantzig ?*) l'a certainement conforté dans son opinion. Néanmoins, les diplomaties allemande et italienne attirent son attention sur le fait que la détermination franco-britannique est cette fois solide. Dans ce contexte, la recherche d'un compromis aurait été logique, d'autant plus qu'Hitler avait indiqué 1942-1943 comme date de la guerre qu'il voulait engager. Tous les plans de réarmement allemands, air, terre et mer inclus, étaient conçus en fonction de cette date et non d'une guerre en 1939. Pourtant Hitler attaque la Pologne car il « veut » la guerre, au-delà du gain qu'il attend de cette dernière. Il prend alors le risque d'une rupture avec Mussolini⁽¹²⁾.

En 1940, l'opération contre la Norvège est un désastre du point de vue des moyens navals. La faisabilité de l'opération « Lion de mer », l'invasion de la Grande-Bretagne, a été compromise par les pertes en navires subies à ce moment. Or, du point de vue stratégique, une victoire sur la Grande-Bretagne était plus importante que sur la Norvège. Pour Hitler, cependant, « agir avant l'adversaire » est plus important que tout. On imagine la situation diplomatique inextricable des Alliés, si Hitler avait attendu que Churchill impose son idée d'invasion d'un pays neutre (la Norvège). Le dictateur

aurait pu se couvrir du manteau de protecteur de la neutralité et aurait certainement obtenu un soutien suédois. Sa décision d'envahir la Norvège a été, d'un point de vue stratégique, une bénédiction pour les Alliés.

De la même manière, fin 1941, la décision d'Hitler de déclarer la guerre aux États-Unis après Pearl Harbor n'était nullement justifiée, car le pacte tripartite n'avait plus d'existence réelle depuis longtemps et le Japon s'était abstenu de soutenir l'Allemagne contre l'URSS. Roosevelt aurait certainement eu quelques difficultés à faire passer très rapidement une déclaration de guerre si l'Allemagne avait proclamé sa non-belligérance dans le conflit entre le Japon et les États-Unis. Cependant, pour Hitler, il était essentiel d'être celui qui prend la décision suprême. On voit bien, de par ses discours, que la dimension pathologique de ses représentations du monde l'emporte. La puissance industrielle américaine ne l'effraye pas car le pays est « mi-enjuivé, mi-négrifié ».

Ce ne sont pas les seuls exemples d'une cohérence idéologique conduisant à une incohérence stratégique de la part d'Hitler, et cela nous conduit à la situation en juin 1940.

La logistique de l'armée allemande n'est pas en mesure de mener une offensive prolongée, les généraux le font savoir à Hitler. Le degré de motorisation de l'armée est relativement faible, même si les moyens ont été concentrés dans les divisions blindées et de cavalerie (les divisions « légères »). Le Blitzkrieg est un mythe de propagande et non une réalité doctrinale ou opérationnelle. Après six semaines de combats très violents, dont nous savons aujourd'hui qu'ils ont provoqué des pertes en hommes qui sont au moins égales et probablement supérieures aux pertes des Franco-Britanniques en termes de morts et blessés, avec des lignes de communications très étendues et une usure considérable du matériel, l'armée allemande a besoin d'une pause. On retrouvera d'ailleurs le même problème lors de « Barbarossa », quand l'avance allemande devra s'arrêter fin juillet 1941, offrant aux Soviétiques un répit pour se reprendre. Toutes les archives militaires allemandes convergent vers ce constat.

On comprend alors pourquoi, en juin 1940, Hitler se jette littéralement sur l'offre d'armistice de Pétain. Il faut ici soigneusement lire l'ouvrage de William L. Shirer ⁽¹³⁾. Journaliste accrédité à Berlin, il a accompagné les dirigeants nazis. Il était présent lors de la signature de l'armistice à Compiègne. Son ouvrage s'appuie aussi sur les Mémoires laissés par les principaux acteurs (Halder, Ciano, mais aussi les interrogatoires de Jodl et Keitel). Il note qu'Hitler refuse à Mussolini la plupart de ses exigences, car il craint qu'elles ne poussent les Français à refuser l'armistice et continuer la guerre. Cette crainte indique bien que si l'avance allemande a été spectaculaire, elle est fragile.

Shirer va plus loin, et la citation suivante, provenant d'un auteur qui a été un témoin direct des événements et qui a pu vérifier ses informations aux meilleures sources, est pour nous essentielle :

« Finalement, Hitler laissa au gouvernement français une zone non occupée au sud et au sud-est. C'était un tour astucieux. Non seulement il divisait ainsi la France géographiquement et administrativement, mais il rendait difficile, sinon impossible, la formation d'un gouvernement français en exil et empêchait des hommes politiques de Bordeaux de transporter le siège du gouvernement en Afrique du Nord française – projet qui fut près de réussir, ruiné au dernier moment non par les Allemands, mais par les défaitistes français : Pétain, Weygand, Laval et leurs partisans ⁽¹⁴⁾. »

Hitler sait que ses troupes ne peuvent pas continuer longtemps leur offensive en France. La demande française d'armistice est du pain bénit pour lui, car il est convaincu que la Grande-Bretagne va elle aussi faire une demande similaire en voyant que la France sort de la guerre. Pour lui, la guerre à l'ouest est terminée.

Seulement, contre toutes ses représentations mentales qui lui disent que des Aryens ne peuvent pas battre durablement contre des Aryens, la Grande-Bretagne refuse de signer une paix « honorable ». Or l'Allemagne n'a pas les moyens d'envahir la Grande-Bretagne en septembre 1940. L'aviation allemande, du fait des décisions (par ailleurs probablement justifiées par l'état de l'industrie allemande) d'Udet et de Jeschonnek, est essentiellement une force d'usage tactique, manquant de rayon d'action. Les moyens amphibies sont pratiquement inexistants (en dépit d'improvisations ingénieuses) et la Kriegsmarine ne s'est pas encore remise des pertes subies en Norvège.

Il convient ici de savoir que l'opération « Lion de mer » a été « jouée » en Grande-Bretagne dans les années 60 (à peu près au moment où était tourné le film *La Bataille d'Angleterre*) avec pas moins de quarante joueurs incluant les officiers supérieurs survivants des deux camps (Galland, Portal, etc.). Le résultat, dûment vérifié par des spécialistes (l'équipe des professeurs de l'Académie militaire de Sandhurst était présente), fut un massacre épouvantable pour les forces allemandes⁽¹⁵⁾.

Une attitude « raisonnable » aurait donc été de reporter l'opération au printemps 1941, même si bien entendu, les forces britanniques se seraient considérablement renforcées entre-temps. Pourtant au lieu de tenter d'en finir avec le Royaume-Uni, Hitler prépare dès juillet 1940 l'attaque contre l'URSS. Quand les Italiens apprendront sa décision, ils seront horrifiés, mais n'auront pas leur mot à dire.

De manière caricaturale, une certaine historiographie occidentale reprend les thèses des généraux allemands qui, dans leurs Mémoires, font porter la responsabilité de leurs défaites soit sur la « folie » de Hitler (certes, bien réelle), soit sur les Italiens. Cependant, une analyse réaliste des éléments factuels montre que ces mêmes généraux sont responsables de leurs défaites en dépit et même à cause de leurs succès tactiques. Ce fait a bien été établi par M. Geyer qui montre que, dès 1937-1938, la pensée stratégique allemande se dissout dans la tactique⁽¹⁶⁾. Guderian conçoit le « Coup de faucille » de 1940 pour pousser la Grande-Bretagne à sortir de la guerre. Il croit que la destruction du groupe d'armées britannique en France sera pour cela suffisante. C'est à croire qu'il n'a jamais rien lu sur la stratégie britannique depuis le xvi^e siècle. Le comportement de Rommel en 1941 et 1942 porte les signes de la même pathologie. Lors des combats de « Crusader » (en novembre 1941), son attaque vers l'Égypte aurait pu se terminer en un véritable désastre, et l'*Afrikakorps* n'a dû son salut qu'à la lenteur britannique et à une tempête de sable. Le 27 novembre 1941, Rommel aurait bien pu perdre la totalité de la 15^e division *Panzer* à Bir el-Chleta, et avec elle tout l'*Afrikakorps*⁽¹⁷⁾.

L'attaque de juin 1942 (Gazala) est tactiquement brillante. Mais elle n'est possible que par l'attribution à l'AK des moyens qui auraient été nécessaires à la prise de Malte. Ici encore, on a un pari, qui aboutit à une suite de brillants succès tactiques mais laisse l'AK épuisée sur un théâtre d'opérations immense, et avec une logistique fragilisée. Dès le 29 mai 1942 (la bataille a commencé le 26), l'AK est à court d'essence et de munitions. Ici encore, la chance tourne en faveur de Rommel, qui trouve un passage non couvert par le feu de l'artillerie britannique, pour apporter le carburant et les munitions nécessaires.

La carte des possibles

Il convient donc, quand on évalue le degré de réalisme d'un scénario alternatif, de bien intégrer les

sample content of 1940 Et si la France avait continué la guerre...

- [click Parsing Techniques: A Practical Guide \(Monographs in Computer Science\)](#)
- [Identically Different: Why We Can Change Our Genes pdf, azw \(kindle\)](#)
- [download online The Supremes at Earl's All-You-Can-Eat](#)
- [read online Es](#)
- [C# 5.0 in a Nutshell: The Definitive Reference \(5th Edition\) pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)
- [Race After Sartre: Antiracism, Africana Existentialism, Postcolonialism \(Suny Series, Philosophy and Race\) pdf](#)

- <http://tuscalaural.com/library/This-Side-of-Paradise--Barnes---Noble-Classics-Series-.pdf>
- <http://thewun.org/?library/I--Pierre-Seel--Deported-Homosexual--A-Memoir-of-Nazi-Terror.pdf>
- <http://twilightblogs.com/library/Sway--The-Irresistible-Pull-of-Irrational-Behavior.pdf>
- <http://redbuffalodesign.com/ebooks/Es.pdf>
- <http://www.satilik-kopek.com/library/Younger.pdf>
- <http://omarnajmi.com/library/Race-After-Sartre--Antiracism--Africana-Existentialism--Postcolonialism--Suny-Series--Philosophy-and-Race-.pdf>